

Le regard inversé

Corinna Coulmas

Le regard inversé

Les Éditions La Métamorphose

© 2020 Les Éditions La Métamorphose
15, rue des cinq diamants, 75013 – Paris
Indicatif éditeur : 978-2-9541706
ISBN : 978-2-9573892-0-9

Passages

SILENCE BRUISSANT

Silence bruissant de Marigné.
Il me parle, mais de quoi ?
Je les aime déjà, mais je ne
connais pas encore bien ces lieux.

Ce qui a été *chez nous* n'est plus,
la maison, vidée de son contenu,
a perdu son âme. Et le chez nous ici
n'a pas d'histoire, est sans substance.

Pourtant, je me sens bien
dans cette maison où le regard porte loin
sur le jardin, les haies et les champs,
sur les chênes solitaires, la lumière
se faufile dans les interstices.

Et je n'ai pas mis longtemps
pour voir que la maison est peuplée.
Du silence sortent des voix qui me parlent.

*Les lieux ne sont pas destinés à durer
le temps les abîme, les détruit.
Mais nous sommes là auprès de toi,
toujours, et depuis toujours.*

*Nous sommes dans tes souvenirs et
tes lectures, dans les images que tu vois
et la musique que tu écoutes,
nous sommes ton histoire.
Là où nous sommes, c'est chez toi.*

Je les entends, les reconnais,
et je comprends, pleine de gratitude :
les morts n'arrêtent pas de donner.

FIN D'AUTOMNE

Novembre. Moineaux et mésanges,
bouvreuils pivouines et pinsons du Nord
sautillent sur les branches, pépient
et s'envolent dans les fourrées.
Seul le rouge-gorge chante encore.

La lumière passe à travers les haies
au feuillage clairsemé. Les chevaux, immobiles,
contemplant le champ derrière.
Les glands par terre craquent sous les pieds.

La sérénité arrive grâce au changement.
Ce qui fut étranger est familier maintenant.
Ce jardin et ces champs, je les ai vus en été,
les mêmes et pas les mêmes.

Notre désir éternel de nous enraciner,
faire partie de ce qui nous entoure, se
réalise en connivence avec le temps.

PARIS EN DECEMBRE

Les vendeurs du marché
portent des chapeaux rouges bordés
de blanc, de même que les enfants,
qui jouent au Père Noël auquel
ils ne croient plus. Le Christ est absent.

Des gens pressés aux traits tirés
portent des paquets, partout on achète
et on vend. La ville regorge
de sucreries et de jouets,
la plupart laids. Les rues,
les magasins et le métro sont bondés.

Et pourtant, chacun fait ce qu'il peut
pour redonner un peu de sens
à cette fête qui l'a perdu, en y mettant
attentions, pensées et générosité.

Mais le sens a cette fâcheuse
habitude de s'échapper
et de se réfugier vers le haut.

Ici en bas, les lumières brillent
et scintillent de toutes les couleurs.
Il fait froid. Les réfugiés gèlent
sous les décorations de Noël.

AVRIL PLUVIEUX

L'hiver tarde tant cette année.
Un vent pluvieux passe en saccades
à travers les pruniers
et les arbustes en fleurs. Sentiers noyés
dans de grosses flaques noires,
impossibles à emprunter.
Tout frissonne, et l'eau stagne
dans les champs. Hésitation
d'une attente sans nom.

Et cette question restée
sans réponse depuis tant d'années,
et cette douleur qui l'accompagne,
m'égare-t-elle ou me fait-elle avancer ?

LA MAYENNE AU PRINTEMPS

Des milliers de petits ronds de pluie
poussés par le courant. En leur milieu,
une goutte rebondit. Les ronds s'enfuient
dans ce paysage qui s'écoule à l'envers,
en bas il y a le ciel et les nuages,
puis les arbres, un château et des prés.

Des flaques parsemées
sur le chemin de halage.

Sur la rive, herbes hautes et branchages
qui cachent parfois un héron. Miroitement
tranquille, les flots tournent autour
d'eux-mêmes, s'étalent en s'élargissant.

Le soleil arrive aussi
et joue avec la pluie. Printemps
insouciant, pour les eaux ici
la source est oubliée, et la mer
n'est pas encore une visée.

Il leur suffit de trouver
le repos dans le mouvement.

HORIZON ORAGEUX

Nuages bas et vagues,
des masses plus que
des figures. Pesanteur, et
grondements lointains.

Les oiseaux pépient,
volent sans but
de branche en branche.
Entre inquiétude et
patience, la nature
attend une délivrance.
Nous aussi.

Les chevaux, avec calme,
se mettent sous l'arbre.
Ils savent que l'orage
ne passera pas ici,
qu'il éclatera au loin,
ne résoudra rien.

Une joie venue de loin

TOUT PETIT GARÇON

Les yeux vifs, attentifs,
cherchent un regard
où s'ancrer. Les doigts
longs et fins s'agrippent
au pouce tendu devant lui.
Le petit corps, confiant,
est tout à l'abandon,
respirant à l'unisson
avec celui qui le tient.

Ses pleurs sont de faim
ou de malaise, il ne connaît
pas encore le chagrin.
Mais la joie est là, et l'on voit
qu'elle vient de loin.

Comme une lumière inexplicée,
soudaine, apparaît son sourire,
qui semble nous montrer
ce qu'il possède encore, et
que nous avons perdu :
la vision du paradis.

PREMIER DRAME

La petite fille a arraché la fleur
de son père. L'amaryllis, posée
à côté du pot, s'enroule sur elle-même,
l'air fatigué. *Ce n'est pas gentil !*
La petite fille se fait gronder.
Elle suce son pouce et monte l'escalier
sans dire *Au revoir* aux invités.

Là-haut, elle se réfugie dans son lit
et s'enfoncé dans son malheur.
Elle se dit *Je suis méchante, je suis
méchante, je suis très méchante.*

La petite fille ne sait pas pourquoi
elle a arraché la fleur, elle ne sait pas
ce que veut dire la méchanceté,
mais elle a rencontré le mal. *Occupez
vous de moi !* Il faut aller la délivrer.
Viens, petite fille, on va te consoler.

INNOCENCE

« A peur » ! Le tigre du livre
montre ses dents. « Ne t'inquiète pas.
Le tigre est loin, il vit dans la forêt ! »

Dans la forêt, il y a déjà le loup.
« Le loup va venir. Et le tigre aussi !
Il fait grrrrrrrrrrr ! » « Mais non.
Regarde, ils sont loin là-bas. »

Par la fenêtre nous contemplons
les arbres où, dans l'obscurité,
se promènent le tigre et le loup.
Ensuite nous allons au piano.

Le tigre grogne à gauche,
en voix de basse. Les touches
se baissent sous nos doigts.

« Le tigre, il dort ici ! Il est gentil ! »
Nous lui faisons un lit,
refermons le couvercle.

À la prochaine page,
le tigre nage. Le petit garçon
embrasse la photo, embrasse le piano.
Il est fier : « Pas peur ! »

BÉNÉDICTION POUR ANDREA

né le mercredi 29 août 2018 à Angers

Chaque nom dépasse le présent
en aval et en amont,
renvoie à une origine
et propose une direction,
tout en se métamorphosant.

Andrea, ton nom a traversé
des mers et des millénaires.
On le trouve d'abord en Galilée
où deux pêcheurs, deux frères,
plongent leurs filets
dans le lac de Tibériade
pour prendre des poissons, avant
de devenir des pêcheurs d'hommes,
des apôtres, témoins ardents
d'un changement de temps.

Deux frères : une seule approche
dans une double perspective,
et une même fidélité
à une voie ;
prêts à tout laisser
pour suivre la voix.
L'un est Andreas, le *premier appelé*
l'autre Petros, le *premier*.

Destins parallèles
à la maison maternelle
comme sur la route, en
prédicateurs itinérants,
et jusqu'à la croix, sur laquelle

ils moururent tous les deux,
Andreas à Patras, Petros à Rome,
comme chefs de file de leur foi
en Orient et en Occident.

*

Deux mille ans plus tard,
naît un petit garçon
au regard paisible. Il reçoit le nom
Andrea,
et un autre ajouté, Peter, comme
son arrière-grand-père, né
le même jour : les noms
justement de ces frères,
qui évoquent la force, et la solidité.
Car Andrea vient d'ἀνδρεία, *andreia*,
courage et *virilité*,
et Peter de πέτρα, *petra*, la *Pierre*,
qui est le rocher
de la fondation.

Andrea, oriente-toi à ces noms
et aborde la vie
avec force et courage,
la double vertu qui vient du cœur
et sans laquelle
aucune autre n'est possible.

Aie le courage d'entreprendre,
et le courage de persévérer ;
le courage de faire face à la peur,
qui toujours nous accompagne,
par un geste de liberté.

Tu braveras ainsi
la fatigue, la souffrance et le danger.

Et n'oublie pas de te vouer aussi
au clairvoyant
courage de l'esprit,
qui naît de l'effort solitaire et patient.

Andrea, ta force s'enracine
dans une origine
à horizons multiples et ouverts,
elle vient de France, d'Allemagne,
d'Italie, de Grèce et de Palestine.
Une telle force
peut se permettre la douceur.

Je te bénis
pour que cette énergie sage
te donne un regard aimant
sur les merveilles de la terre,
et le courage
d'être toujours toi-même
pour qu'on se fonde sur toi
et bâtisse en confiance
comme sur une pierre.
Amen

Requiem

UN HOMME ET SON ŒUVRE

Kaddish pour Claude Lanzmann

Quand quelqu'un meurt

Quand quelqu'un meurt
sa présence grandit. Elle
nous saisit et nous fait traverser
toutes les strates de vie passée,
les siennes et aussi les nôtres,
avec un regard démultiplié.
Simultanéité des époques :
jeune, mûr et vieux,
partout *tu es*.

Et puisque tu es si présent
où es-tu maintenant ?
C'est la question
qu'il est interdit de poser.

Transition

Je m'en tiens à ta présence.
Présence remplie de voix, d'images
et de sensations, présence
inquiète et indisciplinée.

Serait-ce vrai qu'au début les morts
errent et reviennent vers leurs corps ?

Vision incongrue que celle
du tien dans le cercueil,
élégamment habillé,
en chaussures, dans l'obscurité,
séparé de la terre
à laquelle il doit retourner.

Malaise des transitions.
Pour l'instant tu ne fais pas
partie de mes morts qui si souvent
me font du bien à partir de leurs espaces
autres que les nôtres.

Évocation

La mort me dit : *pense !*
pour rompre le silence.
Comprendre qui tu as été,
s'approcher de toi
par le vide que tu as laissé.

Ta fidélité, absolue,
allait vers les morts.

Chez les vivants
elle était loyauté,
réservée à ceux
qui avaient acquis
une part de ton estime.

Mais tu ne te sentais lié
par aucun engagement,
tu n'avais besoin
de personne en particulier.

Selon les besoins du moment,
ton attention se dirigeait
sur l'un puis sur l'autre
comme un phare ; tous
s'en sentaient privilégiés.

Travail au quotidien

Les souvenirs
reviennent au présent.

Notre bureau
sur la place Vendôme,
on voit d'abord les toits,
ensuite seulement le bas,
les livres absorbent le reste.

Ensemble, nous sommes trois
aux formations différentes,
aux origines variées,
trio cosmopolite avec
cinq langues de travail.
Tu es de vingt-cinq ans notre aîné.

Ton arrivée toujours
tardive, cela fait longtemps
que nous sommes attelées
à la tâche. Dissipation
et nervosité. Jusqu'à ce que
tu t'y mettes : et nous
plongeons dans la matière.

Remontée interdite,
le temps ne compte pas,
il faut cerner le sujet.
Nous repartons tard le soir,
sans le quitter.

Coup de fil à minuit :

quelque chose nous a échappé,
doit être ajouté.

Engagement

Reprendre le travail
jour après jour, là
où nous l'avons laissé.
Nous avançons en reculant,
dans un mouvement
spiralé. Le sujet,
la *Shoah*, recule aussi,
il restera insondable
pendant les dix années
où nous cherchons
à l'apprivoiser.
Ne pas vouloir expliquer,
regarder sans ciller
dans le trou noir.
Concentration
sans consolation
sur le néant.

Inquiétude

Recherches tous azimuts,
tâtonnements ; les trouvailles
se contredisent, les trous
refusent d'être comblés,
le passé se voile à mesure
qu'on croit le maîtriser.

Nous nous réfugions
dans l'obstination :
ce n'est pas pour autant
que nous allons le lâcher.

Condition sine qua non

Tu nous demandes
de ne pas nous interroger
sur nos propres réactions,
mais de vivre dedans,
à cette autre époque
et dans ses lieux,
sans juger et
sans nous étonner.

Au fil des années
le présent s'efface,
la normalité se déplace
vers cet ailleurs.

C'est à ce prix
que les témoins
finiront par parler.

Blocage

Être bloqué. Autour de nous
des notes, des livres, des dossiers.
Tu fumes, lances des regards noirs,
Non, ce n'est pas ça, tu tapes du pied.
Tu prends le téléphone, t'engages
dans des conversations sans fin et
sans rapport avec ce que nous faisons.
Tu sors. Nous sommes bloqués.

Interlude

Décision brusque d'aller voir la mer
parce qu'il y a du soleil.
Nous nous y promenons
toute la journée, nous mangeons
et buvons, sans jamais parler travail.
Nous rentrons à Paris
au milieu de la nuit.

Le lendemain, quelque chose s'était débloqué.

Enquête sur place

Passer des livres aux personnes,
mettre notre savoir à l'épreuve,
dans la lente et laborieuse
recherche des témoins.

Quand ils commencent enfin
à parler, nous les suivons
dans leurs visions,
gardons leurs silences,
nous contentons
de bouts de phrases.

Polyphonie des récits,
superposition des mémoires.
Nous les interrogeons
sur le *comment*, négligeons
le *pourquoi*, que tu refuses
comme question.

Cherchons à *voir*,
à défaut de comprendre.

Témoin pour l'éternité

Cette phrase du poète
qui a vécu partout
en étranger : *Personne*
*ne témoigne pour le témoin*¹,
tu en fais la gageure
de ton œuvre. Tu penses
pouvoir le faire.

Chemins de traverse
de ta fidélité. En jurant
Je leur donnerai
*un nom impérissable*²
tu obéis à une tradition
que tu ne connais pas,
que tu n'as jamais
cherché à connaître,
mais dont tu fais part
et dont tu admires l'histoire.

L'impératif biblique
du souvenir
est devenu ta piété.

Deux lettres du *Ch'ma*,
de *l'Écoute Israël*³,

¹¹ Paul Celan, *Niemand zeugt für den Zeugen*, dans *Atemwende*, "Aschenglorie", S. Fischer, Francfort 1967, p. 68.

² Isaïe LVI, 5, Exergue du film *Shoah*.

³ Deutéronome VI, 4.

écrites plus grandes
que les autres,
forment le mot *ed*.

Ed comme *témoin*,
ed comme *éternité*
ton témoignage pour les morts
est *pour l'éternité*,
le-olam va ed,⁴
dans un éternel présent.

⁴ Le mot hébraïque עֵד « ed » signifie à la fois « témoin » et « éternité » ; *le-olam va-ed* « éternellement ».

Dialogue

Notre échange a duré
près de la moitié
d'un siècle. Porté
par un projet commun,
il était tissé de blancs
mais suffisant
pour établir une
longue confiance.

La première conversation
tourne autour de
Jérusalem. Tu me fixes
de ton regard perçant,
qui ensuite se perd :

*Cette heure
où le soleil se couche,
et tout prend des couleurs
dramatiques, et tombe
dans le noir
en un rien de temps :
ce n'est pas facile à vivre.*

Je sais de quoi tu parles,
et nous nous taisons.

Choix divergents

Ton athéisme et ma foi.
J'étudie les vieux textes,
m'oriente à leur grandeur ;
ils me proposent une direction.

Tu penses que croire
est vouloir se consoler.

Explications sans conclusion
mais respect de la position de l'autre,
que chacun accepte comme un choix.

Contradictions fécondes

Convaincu de la complexité
des choses, tu ne cherchais
pas la cohérence. Humilité
réelle au travail, où régnait
ton impitoyable exigence,
et vanité exponentielle en société
faisaient chez toi bon ménage ;

et une amoralité assumée
sur le plan privé avec ton
engagement souvent risqué
pour les causes justes.

Ton intelligence était
tranchante, elle débusquait
toute faiblesse. Tu ne
la dirigeais jamais
sur les comportements,
ni les tiens, ni ceux des autres ;
mais sur les œuvres, surtout
la tienne, que tu voulais parfaite.

Ailleurs aussi, tu poursuivais
des rêves de grandeur,
d'exploits sportifs, d'ascensions
vertigineuses, des rêves de séducteur.

Tu t'y lançais avec cet appétit
d'ogre, qui était
ta façon d'aimer la vie.

En contrepoint, tu fixais
toujours la mort.
La mort, ton grand sujet.
Tu en avais
une peur terrible.

Qu'après tout ce qui était arrivé
à ton peuple dans sa longue
et douloureuse histoire,
il puisse toujours dire
Am Yisraël hai, Le peuple d'Israël
est vivant, était ta fierté.

Naissance d'une œuvre

Construction musicale et
poétique de ton film.

Tu suis un chemin non tracé,
tu te soumetts au mouvement
fugué et circulaire
des récits, sachant
qu'il faut une œuvre d'art
pour évoquer ce passé.

Dépouillements
successifs, abandon
de tout ce qui pourrait
faire croire
à un engendrement
de la Shoah.

Spirale descendante,
à la fin, il ne reste que
la destruction.

En lui faisant face,
c'est d'elle que tu fais naître
le souvenir vivant.

Séparation

À un moment donné, l'œuvre
se détache de l'homme et mène
sa propre vie. Un discours s'y ajoute,
la « bonne façon » de la comprendre.
Et rapidement, des mots clés
qui finissent par l'occulter,
comme *faire entendre l'indicible*.

Et son créateur devient un mythe,
construit en partie par lui-même.
Le passage du temps et son âge
font le reste. À ta mort
on couronne une idole.

Qu'importe. Tu as accompli
ce que tu voulais accomplir.
Ton œuvre reste, et elle témoigne
pour les témoins. Elle est la trace
que tu as laissée, ta façon de prier.

*Ve-imru Amen*⁵.
Adieu, Claude, à Dieu.

⁵ « *Et ils dirent « Amen »*. Ces mots viennent du *Kaddish*, la prière juive pour les morts.

Un an plus tard

Ta présence n'a pas diminué
mais elle s'est apaisée. Il ne reste
de toi que ce qui doit rester.
Témoin pour tous, et de toutes
nos faiblesses, je m'incline
aujourd'hui pour te remercier.

UN HOMME DÉCIDE DE S'EN ALLER

In memoriam Raphaël P.

Grand, solide, toujours une cigarette
à la bouche et un bon sourire ;
intelligent et honnête,
avec un sens inné
de la discrétion. Il était
un familier des champs, des bêtes,
responsable et serviable,
courageux au travail,
un homme du terrain,
fier de sa fille qui voyageait loin.

Peu enclin aux papotages
et rabâchages du village,
où la nouvelle de sa mort a causé
l'effroi. Il s'est suicidé,
pendu à la fourche de son tracteur,
à l'âge de soixante-quatre ans.

La fin de quelle souffrance fut cela ?
Secret intime d'une vie qui se tait
pour chercher ailleurs la paix.

Les gens évoquent le capotage
de sa ferme, l'alcool
et des problèmes d'argent.
Son caractère
coléreux, sa tendance à se taire.

Rien qui expliquerait le passage
à l'acte. Comment cerner
la face cachée d'un homme,

comment honorer
le souvenir de celui
qui a franchi
le seuil délibérément ?

Encore une fois
la mort nous rappelle
qu'elle est mystère.
Octobre. La pluie a repris,
tombe doucement sur ta tombe,
elle pénètre peut-être déjà
dans ton cercueil.

Repos pour toi, Raphaël.
Que cette mort te soit
une libération
et que tu trouves là où tu es
enfin la lumière.

La face cachée de la lune

RETOUR EN NORMANDIE

Impossible de retourner
en arrière, mais on peut
revenir sur les lieux.
Et c'est alors qu'on s'aperçoit
qu'on porte les lieux en soi.

Inscrits dans ma chair
ces prés normands,
les hêtres hauts et verts,
et les champs étendus
loin à l'horizon
avec leurs balles de blé.

Et la mer et les vastes cieux,
la lumière tamisée,
et les plages de galets.

Sans peine, mes pieds
retrouvent leurs anciens pas,
ils entrent dans l'eau, mes bras
me dirigent vers le large.

Odeur d'algues et d'iode,
le vent me caresse le visage.
Les vagues, les mouettes
qui flèchent entre
écume et nuages
et le mur blanc des falaises,
tout m'est familier.

Ce que je sais terminé

est là à nouveau, disponible.
À condition cependant
de lier le passé au présent,
de le rendre actif,
car nous sommes faits
des deux.

Et d'accepter en même temps
que ce passé soit passé.
Il y a un deuil aussi
des lieux.

UN GOÛT DE FIN D'ÉTÉ

Ibis blancs et noirs
canards s'envolent
de l'étang. Les eaux
sont basses, les roseaux
jaunes et secs. L'été
s'était posé sur eux
comme une chape pendant
des semaines, des mois.

Et ce matin soudain
la fraîcheur, qui a suivi
une averse. Nuages,
et vents ascendants.

Quelques oiseaux
essaient à nouveau un chant,
mélopées brèves, guère
plus qu'un pépiement.
Elles annoncent pourtant
quelque chose.

Je mets ma veste et ramasse
une poire par terre, elle a
un goût mi-doux mi-amer,
un goût de fin d'été.

Goût doux-amer
de toutes les fins, amer
pour ce qui se termine,
et doux pour ce qui se dessine
malgré nous, observateurs

asynchrones, conscients
que ces grands rythmes
ne sont pas les nôtres, mais

que ce sont eux qui comptent.

INSOMNIE

Vers quatre heures du matin,
je revisite mes certitudes, et
les remplace par une question.

Puis je poursuis
la course tous azimuts
de mes pensées,
qui se transforme vite
en traversée.

Passages obliques
peu empruntés, je tiens le cap
et cherche à échapper
à l'horizontalité.

En vain. Un ciel lourd
m'empêche de diriger
le regard vers le haut,
il se pose sur moi
et soudain je vois

la mort qui se tient
sur un des chemins,
et puis sur un autre.
Elle me fait signe de loin.

Je la salue et continue,
explore région après région.

Le temps s'écoule
sans résistance comme l'eau,

il me mène enfin
à cette frontière floue
où, sans m'en apercevoir,
je rebascule dans le noir
d'un sommeil sans rêve.

LA FACE CACHÉE DE LA LUNE

Jamais la lune ne montre sa face cachée.
Elle ne veut pas qu'on la voie pleurer.

Maîtresse de toutes ses figures par devant
elle se présente élégante en croissant,
et calme, toute en mesure, à mi-temps
de course. Pleine, elle est radieuse
et épanouie ; avec les nuages, elle prend
un air pensif et introverti.

Chez les animaux, les végétaux et
les minéraux, chacun a sa lune à soi,
la lune qu'il préfère.
Elle en prend soin de loin,
leur donne tout et reçoit en retour,
et remplit ses rayons
de leur force pour les hommes
qui s'en servent sans comprendre de quoi.

Mais de derrière,
sur l'autre face,
la lune reste solitaire.
Son visage y est aride
comme le manque,
sans âge comme la douleur,
marqué par l'abandon,
lumineux par son acceptation.

Trésor secret. C'est de là que provient
son rayonnement devant.

CHANT DE SEPTEMBRE

Après deux mois de silence,
les oiseaux se remettent à chanter.
C'est un chant d'adieu, bientôt
ils partiront vers d'autres cieux.

Les hirondelles se rassemblent sur
les toits et les fils électriques. Les
jeunes s'entraînent. Fraîcheur soudaine.

La lumière baisse de jour en jour.
En avons-nous assez engrangé cet été ?
Les nuages moutonnent au-dessus de
nos têtes, et nous balançons indécis

entre le deuil de l'adieu et la promesse,
dont nous cernons si mal les contours.
Puisque le temps change tout, que
peut bien signifier un retour ?

PEUR

La constellation doit être mauvaise
au ciel, malgré le soleil radieux.
Des ondes néfastes se répandent,
le mal surgit de tous les côtés.

Morts, accidents et séparations,
maladies sournoises, méchancetés,
et une vie publique détestable,
c'est comme si on n'avait plus
aucune prise sur notre destin.

Et pourtant nous essayons
plus que jamais de faire bien
ce que nous faisons, de faire du bien.

Tout peut s'effondrer si vite.
À qui s'adresser pour nous aider
à nous frayer un chemin ?

APLOMB

Suspendu en l'air, perpendiculaire
à l'horizon, rester en état d'apesanteur
qui permet de regarder en haut et en bas.

Je suis des yeux les nuages, vois
en dessous s'étendre des paysages,
les uns et les autres ont leur part pour moi.
Équilibre périlleux. Nous sommes des êtres
verticaux, destinés à la chute ou à la montée.
Je résiste à l'une comme à l'autre, je ne
cède pas à la tentation et conserve l'aplomb,
ma stabilité est dans la volonté d'aller en avant.

TRANSFORMATION

Automne. La nature se retire en elle-même.
Les feuilles tombent avec la pluie, en
cadences différées. Ciel et terre se confondent
dans la brume, le mouvement va vers l'intérieur.

J'avance sur des chemins de traverse et trouve
ma force dans l'arrêt. Silence dans la forêt,
concentration sur la marche qui engendre les
pensées, je contourne l'obstacle, le dépasse.

En voilà un nouveau qui se dresse devant moi.
Je le fais mien, avance d'un pas, me mets à
sa hauteur et l'accueille en mon sein. Je respire,
soulagée. L'accepter signifie ne plus le subir.

NOVEMBRE À MARIGNÉ

Pluie. Les feuilles, jaunes orange
et brunes, hésitent encore sur les arbres,
attendent le vent ; qui parfois se lève, s'en
empare, les parsème sur l'herbe luisante,
trop verte pour la grisaille, et part plus loin.
La nature, au repos, n'attend plus rien.

Le tir d'un chasseur fend le silence
qui aussitôt l'avale. Sur leurs tiges noires
quelques fleurs oubliées. L'obscurité
entoure la maison au lever et reste
pour le petit-déjeuner. Enveloppe ouatée.

Repos pour nous aussi. Quelque chose
a été accompli, la vue s'est élargie,
parcourt les champs et les prés,
et balaie l'horizon sans nostalgie.

Voyage nocturne

MALAKH – מַלְאָךְ ⁶

Dans le gris indécis du petit matin
j'ai vu au loin deux anges, deux ombres
claires, marcher : partage de douceur.

Une voix solitaire venue d'ailleurs
a parcouru les champs, chant pur
qui ne demande rien à personne.

Les anges l'ont écoutée et s'en sont allés
à l'orée du bois. L'un des deux s'est
tourné vers moi et m'a dit :

*La journée est bénie !
Absence-présence, pour toujours
la bénédiction est une grâce
accordée par la Voix.*

Et les deux ont tiré le voile de la nuit ;
en s'élevant au ciel, ils ont ouvert
les portes de la lumière
sur les champs, et sur nous aujourd'hui.

⁶ Malakh (מַלְאָךְ) signifie à la fois « ange » et « messager » en hébreu.

ROUTE SOLITAIRE

Une parole perdue
sur son chemin
marche longtemps seule,
sans rencontrer
ce qu'elle croit chercher.

Elle finit par douter : *Qui
suis-je, et où dois-je aller ?*

Et pourtant elle continue
sa route, en prenant
pendant un temps
refuge dans le silence.

Où elle trouve accueil
et se reconstitue.

Nourrie d'infini
elle reprend son chemin,
sachant enfin que jamais plus
elle ne se perdra : étant
amour, elle est son propre but

et ainsi entendue.

VOYAGE NOCTURNE OU : À LA RECHERCHE DE LA FEMME AUX DIX MILLE VISAGES

Le tapis volant

Tissé en mailles exigües avec amour et patience, il est devenu indéchirable. Des couleurs pour toutes les humeurs et une légèreté insoupçonnée : mon tapis n'a pas besoin d'ailes pour voler.

Le soir, il se pose sur le rebord de ma fenêtre. *Veux-tu voyager ? – Oui ! Amène-moi loin en arrière, à une époque, où je n'étais pas née, amène-moi sous des cieux étrangers*

pour que je la voie dans d'autres figures, elle, la femme aux dix mille visages ; que je voie ses faces d'antan.

Montre-la moi en vieil homme en kaftan, poussant sa carriole en priant ; en jeune garçon curieux et ardent ; en petite fille songeuse, amie d'une alouette ; en jeune femme coquette ; ou en mère généreuse, montre-moi tous ces visages.

Et amène-moi dans les villes et les campagnes qu'elle a accumulées

dans son regard sans le savoir.

*Laisse-moi enfin me reposer
au pied de cet arbre qui lui donne
ses racines et protège son âme.*

Il consent et je monte sur mon tapis.
Il s'élève doucement dans la nuit, et
nous voilà partis.

Il me fait voir ceci :

*Jacob, un homme tranquille*⁷

Que de boue partout ! La carriole
a du mal à avancer. Le vieux colporteur
dans son kaftan usé soupire en la tirant.
Son kaftan a la couleur de la boue, ses
boucles flottent doucement au vent.

Il marche devant en haletant,
sa carriole le fait penser
au char céleste, à la Merkaba,
où la descente est une montée
pour ceux qui veulent arriver
au trône de gloire⁸.

En attendant, il lui faut grimper
vers les maisons de cette colline
pour y vendre des ciseaux et des
couteaux, et des douceurs pour les
enfants, *Rožinkes mit Mandlen*.

Il tire sa carriole, et voit
le char divin monter,
se mouvoir entre les mondes, guidé
par *quatre êtres vivants*,
chacun avait quatre faces et

⁷ Genèse XXV, 27 « *Jacob était un homme tranquille, demeurant sous les tentes* », à l'opposé de son frère Ésaü, le chasseur.

⁸ Dans la première mystique juive, on appelle *Yordé Merkaba*, « *qui descend dans le char* », ceux qui cherchent à explorer le royaume divin dans une montée extatique en commençant par une introspection.

*chacun quatre ailes*⁹.
Jusqu'où vont-ils ainsi aller ?

La pluie recommence à tomber, et
il entend une voix : *Jacob, viens là !*
Et il y va. Quand il arrive,
la porte est à nouveau fermée,
et il attend devant, comme il attend
toujours devant les portes.

En haut aussi, pense-t-il, au seuil
de chacune des sept sphères,
les portes sont gardées
par des anges hostiles à ceux
qui aspirent à la vision des palais
aux colonnes de feu et aux chambres celées.

Mais voilà que cette porte-ci s'ouvre soudain,
et Jacob entre en saluant.
Sur la table, il étale ses biens :
couteaux et ciseaux,
et *Rožinkes mit Mandlen*.

Le marchandage dure un bon moment,
quand il sort, il a vendu cent grammes
de raisins secs et un couteau. C'est peu
pour une famille à neuf têtes, et peu
après une ascension pénible sous la pluie.

Il continue donc et frappe à d'autres portes

⁹ Ézéchiél, I, 5 – 6.

qui restent fermées ; *ce sont les portes des larmes*, se dit-il. Il redescend dans la vallée où se trouvent encore des villages.
La carriole glisse dans la boue.

Il pense : *Le chemin est long, mais nous sommes faits pour marcher, et Dieu va aider ; il va nous envoyer son Messie, peut-être maintenant, sinon pourquoi cette lumière ?*

Consolé et soudain heureux, le vieil homme tire la carriole de toutes ses forces, et voici qu'elle s'élève au-dessus des nuages vers les sphères supérieures.

Et il comprend : c'est elle en vérité le char céleste, et c'est pour cela qu'il est écrit : *Les patriarches, eux, sont la Merkaba*¹⁰.

Jacob s'assoit sur sa carriole qui est un char, et pour un instant il devient cet homme tranquille qui étudie sous la tente.
Il devient Jacob notre père, et remercie son Créateur.

¹⁰. C'est un adage talmudique célèbre, cité entre autres dans le Midrash Genesis Raba.

L'amie de l'alouette

L'alouette vole en chantant.
Elle monte très haut avec
sa mélodie tout en restant
fidèle à son champ,
au-dessus duquel elle
virevolte en tournant.

La petite fille s'y assoit
pour l'écouter,
parce qu'elle aime la fidélité,
et parce qu'elle aime l'alouette
qui aime la lune, pour laquelle
elle chante des mélopées :
six cents notes articulées
en phrases entrecoupées
de silences. Elle porte une
simple robe brune, et fait
son nid à même la terre.

Sage déjà à six ans,
la petite fille sait
que grâce à cet amour,
elle peut guérir
les maux des grands
en posant ses mains
à l'endroit de leur souffrance,
et elle peut consoler les âmes
dont elle saisit les tourments,
sans en comprendre le sens.

Solitaire, la fillette

ne se sent pas seule,
car elle aime l'alouette
et elle aime son ange qui
ne la quitte jamais.
Il marche avec elle
pour la guider.

Reconnaissante,
elle le suit,
car elle sait que tout ce
qu'elle reçoit de lui,
elle pourra ensuite
le donner.

Un jeune garçon impétueux

Le regard clair, le corps élancé
et toujours en mouvement,
il est beau et ardent, réfractaire à
l'autorité, curieux et révolté,
gai et insouciant.

Les études l'ennuient. À quoi bon
s'asseoir pour apprendre, alors
que dehors, on apprend autant ?

Le jeune garçon a un tempérament
généreux. Il défend toujours ceux
qu'il aime, ne voyant en eux
que ce qui est beau et bon.

Mais il est coléreux, il s'emporte
facilement, car il croit en la justice,
que de toutes ses forces, il défend.

C'est qu'il est convaincu, si seulement
il donne lui-même la bonne impulsion,
le cours du monde changera de direction.

Belle jeune femme

Même en marchant ses pieds
semblent danser : elle est
la grâce incarnée.

Quand elle retrousse
ses lèvres, ses dents
sortent un peu en avant
et une joie perlée
s'articule en chants,
car sa voix est musique
à chaque instant.

Son corps traduit
tous les rythmes ambiants.
Elle les suit et se berce
avec désinvolture, en arrière,
en avant, en souriant.

Mutine et pudique
en même temps,
elle ne songe pas à
l'impression qu'elle
produit. Elle chante
et elle sait qu'elle plaît,
mais cela lui paraît
sans conséquences.

En arrière, à la ronde et en avant,
la mélodie l'emporte au loin.
Pourquoi se soucier ?

N'est-ce pas assez
de vivre ce beau moment ?

La mère

Sa bonté est infinie, elle y
puise comme dans une
source qui jamais ne tarit.
Ses bras sont toujours ouverts
et ses seins un refuge,
un lieu de repos.

Pour chacun de ses enfants,
elle a choisi
une berceuse particulière,
pour qu'elle se grave
dans sa mémoire.
Cela lui permet de savoir
qu'il est unique.

Ses histoires
sont remplies de lumière,
et son humour, pétillant,
prêt à se déployer
à chaque instant,
est sans ironie.

S'occuper des autres lui
est un honneur, elle y met
tout son savoir-faire
et sa fantaisie.

Ayant lu dans un livre savant
qu'en hébreu, les mots *pain*, *sel* et
rêve sont faits, en les permutant,

des mêmes lettres¹¹, elle a trouvé
ce rapprochement pertinent
et s'applique désormais
à distribuer des rêves
en cuisinant.

Tous admirent son énergie,
mais elle lui semble aller de soi.
Ayant reçu tant de bonheur,
elle se sentirait ingrate
si elle ne l'employait pas
pour ceux qu'elle sert.

¹¹ Il s'agit des mots לחם, *lehem* - « pain », מלח, *melah* - « sel » et חלום, *halom*, « rêve ».

Paysages

Entre l'œil et le monde,
il y a une alliance secrète.
Non seulement l'œil voit,
distingue et explore, mais
il emmagasine et reflète
beaucoup plus tard
tout ce qu'il a saisi,
pour enrichir le regard.

Que de choses
peut-on apercevoir
dans une paire d'yeux ! Des
villes, des terres et des mers,
des fleuves et des rivières.

Kaléidoscope du vécu.
En une nuit, mon tapis
me fait survoler tant de contrées
que j'ai aperçues au fond des yeux
de la femme aux dix mille visages
et qui m'apparaissent maintenant
comme un seul et infini pays.

Je me rends ainsi
à Berlin, à Prague et à Budapest,
que le Danube coupe en deux ;
survole le Gianicolo à Rome,
où s'étalent à mes pieds
des cités superposées.

Toujours, mon tapis

continue sa route. Les pays
se suivent, et nul arrêt
de la Pologne à la Sibérie,
ni même plus tard à Jérusalem,
à Safed, et à la mer de Galilée.

Il n'y a pas de repos pour celle
qui, toujours en mouvement, passe
de visage à visage au fil du temps,
parce qu'elle s'est exilée
d'un lieu à l'autre au nom du ciel,
qu'elle a vécu l'Exil universel.

Pas de repos, sinon au pied
de cet arbre qui va enfin l'ancrer
et qu'elle est encore
en train de chercher.

L'arbre

Un peu avant
l'aube, mon tapis
se pose doucement à ses pieds,
je descends et sais aussitôt,
je suis arrivée.

Cet arbre est celui
qui abrite le Nom de Dieu,
il est un et il est deux,
l'un apporte la connaissance
l'autre donne la vie.

Ses racines, renversées,
sont en haut et
sont en bas,
les unes se déversent sur les
autres, en montant et en
descendant, effusion
de réciprocité.

C'est l'arbre fécondé
par la lumière, qui
porte en lui la trace
de toutes les destinées.

Sur son tronc, en cercles
irréguliers, je vois les
anneaux de ses années
dans de nombreuses vies
et une multitude de pays.

Dans son feuillage,
il y a des yeux,
j'y reconnais les siens, ceux
de la femme
aux dix mille visages.

J'y vois les faces
qu'elle m'a montrées,
et d'autres, qu'elle ne m'a
pas encore dévoilées.

Je m'assois alors sous l'arbre
pour la regarder.

Dix mille visages

Dix mille visages
et pourtant un seul,
dix mille paires d'yeux
dans un regard.

Chaque visage
est un dévoilement
passager de l'infini,
qui ne se fait que
dans le face à face.

Il nous prouve que l'unité
se dissimule pour nous
dans la multiplicité.

C'est pourquoi il reste
toujours dans l'image
de l'autre des parts
incomplètes et cachées.

Je l'accepte et
cherche à faire face
à autant de visages
que je peux sur dix mille,
et je remercie Dieu
pour toute cette richesse.

Ensuite, à nouveau
assise sur mon tapis,
je me suis endormie.

Le Labyrinthe

Un lieu pour s'égarer, un lieu pour se trouver



*Ne demande jamais ton chemin à qui le connaît,
sinon tu pourrais ne pas errer.*

Rabbi Nahman de Bratslav

1. L'arrivée au labyrinthe
2. Une rencontre
3. Perplexité
4. Un moment de repos
5. L'école du jardin
6. Inscription
7. Mutations
8. Le Grand Jardinier
9. Dehors
10. Nuit
11. Absence
12. La foule
13. Un charpentier s'explique
14. Douleur
15. Peur I – V
16. Un pont à traverser I – II
17. Le Château de la Mémoire I – IV
18. Heurka ! Quelqu'un l'a trouvée !
19. Interrogation
20. L'échelle I – II
21. Constellations
22. Centres de la nature I – III
23. La deuxième rencontre
24. L'esprit en mouvance I – III
25. Échappée par le haut
26. Les sons I – II
27. ... et aussi les couleurs
28. La mer I – II
29. La danse des grues I – II
30. Ma question
31. Deux choix divergents
31. *Le mythe*
32. *Icare prend la parole I – III*

33. Le récit de Dédale I – II

34. Le dernier labyrinthe

L'arrivée au labyrinthe

J'y suis entrée sans m'en apercevoir.
Au pied du château, une porte
que j'ouvre. Silence. Je vois
encore une porte, et un couloir.

À gauche ou à droite ? Il n'y a rien d'indiqué
et personne pour me renseigner.

J'avance sans savoir où je vais,
je marche, continue, marche en tournant.
Je ne distingue plus le dehors du dedans.
La première chose qui s'arrête est le temps.

Une rencontre

Après un moment, je ne sais
quand, je fais une pause sur
une terrasse, d'où je perçois
les murailles et les douves du château.
Plus loin, des parcs et des jardins.
Routes et chemins sans fin.

À l'intérieur, galeries, souterrains
et greniers, coins et recoins, escaliers
spiralés pour confondre l'esprit.
Je me dis : *Pour rejoindre la sortie,*
il faut que je trouve le centre.

« *Le centre est partout, et*
la circonférence nulle part »,
me répond une voix ; et elle rit.
Ah, je le reconnais, c'est Nicolas
de Cues¹² ! Je suis en bonne compagnie.

Je lui demande : *À qui est tout cela ?*
Et qui est là ? Il me dit :

« *Ceci est un labyrinthe, où*

¹² Nicolas de Cues (Cusanus) était un philosophe allemand du XV^e siècle. Cardinal, grand penseur et mystique, tolérant envers d'autres religions, c'était un esprit généreux et aimant, en avance sur son temps. Penseur de l'unité qu'il perçoit dans la multitude des phénomènes et des mondes, il défendait la *coïncidence des contraires*. Le Cusain illustre sa théorie avec la formule ci-dessus *le centre est partout...*, qui est cependant plus ancienne.

*rien n'appartient à personne.
Ils sont nombreux sur les routes,
tous sont en errance, à la
poursuite d'une question.*

*Si tu continues, tu les verras
de près et de loin, et tu trouveras,
toi aussi, ta question. Bonne
route et bonne chance ! »*

Le philosophe me sourit, et le voilà parti.

Perplexité

Un espace éclaté, rempli de détours,
que je suis, à la recherche de la question.

À sa place, j'en trouve plusieurs.
Et d'abord celle-ci, brûlante :
En quel sens aller ? Puis : y a-t-il même
un sens ? Car le sens est présence.

Or, je suis seule ici et le labyrinthe
*brouille tous les indices et induit
en erreur le regard déconcerté*¹³.
Que peut-on y faire sauf marcher ?

Je marche donc, en cherchant la sortie.
Et voilà que l'espace se démultiplie.
Portes sans nombre et escaliers, je
passe devant et laisse mes pieds
décider où aller.

¹³ Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 159 sq., traduction Joseph Chamonard, Paris, GF-Flammarion, 1966, p. 207-208.

Un moment de repos

Les escaliers sont enchevêtrés,
je n'y vois rien, ni dessus,
ni dessous. Soudain
je me trouve dans un jardin.

De la verdure et de l'eau, une
fontaine avec des oiseaux, et
des parterres de fleurs comme
des diagrammes cosmiques :
plaisir de l'ordre, pause lyrique.

Ici, la terre a gardé
les traces d'une présence
dont les arbres se souviennent.
Toutes les graines viennent
d'Éden, du Jardin de Dieu.

Mon corps étendu sur le gazon,
le regard vagabond
dépassé l'espace : repos pour l'esprit.
Je prends plaisir à me perdre ici.

Au bout d'un moment, je
me lève pourtant ; je choisis
une route et la poursuis.

L'École du Jardin

De longues allées, des espaces verts
et des parterres. Alternance entre
ombres et lumières. Au bout de la rue
se situe l'*École du Jardin*¹⁴,

où j'entends, au-delà du mur, Épicure
expliquer à ses élèves que la terre
nous enseigne la nécessité de la culture
pour donner des fruits.

Ce qui implique, selon lui,
la culture de soi. Comme le jardin,
l'amitié, le bonheur ont besoin
qu'on en prenne soin.

*De même que la terre produit des fruits,
l'homme répond par la fécondité
de son âme et par l'ouverture d'esprit
à ce qui nous est offert, à la gratuité de la vie.*

*La beauté de l'éphémère nous grandit
à travers les humeurs changeantes de la
Nature, et nous donne la paix, l'ataraxie.*

Ses élèves l'écoutent, moi aussi. C'est
le premier jardinier que je rencontre ici.

¹⁴ Le *Jardin* était une école philosophique ouverte aux hommes, aux femmes et même aux esclaves, fondée par Épicure en 310 avant notre ère au Nord d'Athènes. Le but de son enseignement était la paix de l'âme (l'ataraxie).

Inscription

Seul à l'ombre, un rocher luit ;
il a emmagasiné l'énergie
des étoiles. Un message
y est gravé, presque caché
sous la mousse. Je lis :

*Tes silences à mes mots
sont féconds. Ils sont la terre
où leurs graines murissent,
se dissolvent et repoussent
pour sortir, vigoureuses et vertes,
en paroles et en gestes,
construire notre bonheur.*

Je comprends pourquoi
le silence est précieux,
quel est son lien avec la terre,
et je décide d'y faire
plus attention.

Mutations

Je passe de jardin en jardin,
chacun est une modalité de vie,
où je déroule patiemment le fil
qui ne mène pas vers une sortie.

Itinerarium mentis, cheminement
de l'esprit, le jardin médiéval conduit
à l'intérieur pour chercher le Paradis.
Petites plantes et herbes odorantes,
l'invisible y est tissé de visible.

Ailleurs, ce sont d'autres repères : le jardin
reflète l'ordre cosmique, en montrant
l'alternance de ce qui naît et passe et
renaît, dans un cycle consolant.

Quelques siècles plus tard je vois
comment même dans le jardin
l'homme finit par dominer l'espace.

Ainsi, à Versailles, il n'expose
plus que la gloire du pouvoir : toutes
les routes mènent à la demeure du Roi.

Je le constate et ne m'y attarde pas.

Le Grand Jardinier

Un peu à l'écart, presque caché,
se trouve le potager, enclos
dans l'enclos, où règnent d'autres lois.
On n'y cherche pas le plaisir, ni le repos.

Dans un coin, j'aperçois le jardinier
agenouillé pour soigner ses germes
délicats, pour leur donner de l'eau.

Son regard est tourné vers la terre.
Il oublie les fruits et concentre
ses efforts sur le sol qui les engendre :
il n'a que faire des hauteurs.

Je distingue mal les traits de son visage,
mais je sais que c'est le Grand Jardinier,
et comme tel il est Adam, le premier
homme, créé par Dieu à Son image,

*qui le plaça dans le jardin d'Eden
pour le cultiver et pour le garder¹⁵.*

Je m'approche de lui et le remercie
de rendre l'Image ressemblante :
il nous prouve qu'il faut donner
à la terre plus qu'on n'en prend.

Et je me dis : *Et nous, saisis*

¹⁵ Genèse II, 15.

*par la hâte dans l'inaccompli,
l'avons-nous cultivée ?
L'avons-nous gardée ?*

Dehors

La suite de jardins prend fin,
qui sépare le dehors du dedans.

Je chemine vers l'ouvert maintenant,
dans le paysage derrière le paysage.

Ici, c'est le ciel qui compte,
la course désordonnée des nuages,
qui lient ensemble champs et forêts.

Le brun et le vert se mélangent
avec le bleu, le gris et le blanc,
mes pas me libèrent, vont en avant.

Nuit

Chemins sans direction ni repères,
je m'égarer, et l'angoisse me serre.
Tout est de plus en plus sombre, il n'y a
pas un son, et presque plus de lumière.

Une nuit ici, sans lampe et sans lit ? Je me
recroqueville et me dis : j'ai cru m'éloigner
du labyrinthe et me retrouve dedans.

Courbes menaçantes partout, on y perd
jusqu'à son nom. Les heures
passent sans durée, et sans caractère.

Ma tête est vide, je dors ; je me réveille,
elle est pleine de questions. À l'aube,
je ramasse ce qui me reste de courage,
et continue de marcher.

Absence

Solitude de la marche. L'absence aussi fait partie de moi. Elle est ma part de néant, car elle me confronte au manque.

Le manque n'est connu que de celui qui le subit. Il disparaît quand on le nie, et l'absence se change en présence.

Mais dans la solitude, il grandit, trou noir sans fond dans l'âme, qui se creuse dans le corps et le prend en son pouvoir.

Impossible à remplir ou à nier son emprise, j'y reste sans perspective, et sans espoir.

Même si je sais que je manque mon but ainsi, et que Dieu non plus, nous ne Le saisissons pas autrement que dans Son absence.

La foule

Croisement de routes qui s'en vont
et se perdent à l'horizon.

Sur l'une d'elles, je vois une foule
pressée, des ombres sans nombre
et sans visage, chargées de poids
que je n'arrive pas à identifier.

Elles s'avancent vers moi et,
l'air menaçant, elles me lancent :
*Qu'as-tu à nous regarder comme ça ?
Connais-tu la faim ? Le froid ?
La solitude et le manque ? La maladie,
la mort et la pauvreté ?*

Je leur assure : *Oui, oui, moi aussi...*
mais elles me rient à la figure.
*Parcours sans faute donc ? J'ai
honte. Faiblement, je me défends :*

*Moi aussi, je sais ce que c'est
que d'être coincé dans un trou
sans savoir bouger, d'être bloqué
et tourner en rond, en rond, en rond...*

Soudain chacun a un visage. Quelqu'un
s'arrête et me regarde avec attention :
Alors, tu fais partie de nous ! Avançons !

Je les rejoins sans savoir pourquoi,
et nous partons.

Un charpentier s'explique

Sur le côté de la route, un homme
est occupé à ériger une charpente.
Je m'arrête :

*Comment fais-tu pour construire
dans ce manque de perspective ?*

Il lève la tête
et me dit :

*Il n'y a pas besoin d'éternité
pour bâtir une maison.
Il suffit d'un passé.
Le présent le suit.*

Sur quoi il me donne congé
et retourne à sa besogne.

Il s'appelle Joseph, m'a-t-on dit.

Douleur

Suspendue en l'air, la cloche de la douleur
vibre en équilibre au-dessus de moi,
et s'abaisse dangereusement.

Bientôt elle m'aura couverte. Elle se
déplace en même temps que moi,
personne ne la voit. En-dessous, j'agis,
je travaille, parle et ris.

La cloche de la douleur sonne l'absence
de ce qui m'est le plus nécessaire.
Ding dong, ding dong, en permanence
je l'entends, mon corps lui répond,
l'accueille, nous faisons vite la paire.

Inséparables maintenant, la douleur
me rassure : *Ne t'inquiète pas ! Grâce
à moi, ce que tu aimes reste avec toi.*

J'accepte ces paroles comme moquerie
bien méritée, et aussi comme vérité.

Peur

I.

Impasse sur impasse, le labyrinthe
se construit par ses détours :
le chemin le plus long dans
l'espace le plus court.

Dans chaque impasse quelqu'un s'arrête,
se fige. Il y rencontre sa propre Méduse
et reste là, pétrifié. Après quelques
passages, je suis seule à nouveau.

Encore un virage, un autre cul-de-sac,
et la séparation se fait à tous les niveaux :
la peur me saisit à mon tour, m'efface,
efface le monde et efface mon but.

Je veux fuir et reste clouée sur place,
impuissante devant le néant qui m'envahit.
Je voudrais me réveiller, mais au réveil,
le cauchemar continue.

II.

Lors d'un mes voyages
pour recueillir des témoignages
sur la Shoah, le Premier Violon
du Quatuor L., parlant de son
collègue, me supplie :

*Ne l'interviewe pas ; il a vu
ce que personne ne devrait voir.*

*À Auschwitz, les SS, pour s'amuser,
ont mis deux jeunes garçons
dans le noir de la chambre à gaz
pendant toute la nuit.*

*Le matin, quand ils les ont ressortis,
l'un était mort, l'autre avait
les cheveux blancs.*

Le violoniste a dû assister à cela
et se taire. Il ne s'est jamais
défait de la peur.

Je ne l'ai pas interviewé, je l'ai laissé.

III.

Des fantômes partout, non seulement
des morts, mais aussi des vivants,
dont chacun porte un masque
devant la figure.

Les pas sont hâtifs, les regard méfiants,
car le prochain, le voisin, est peut-être
l'assassin, porteur du virus invisible,
invincible – l'imprévisible ennemi de tous.

Images effrayantes de cadavres sous plastique,
de soignants en costumes d'astronautes,
de morgues surchargées, de morts délaissés.

Les nouvelles sont alarmantes, les
informations contradictoires. Qui croire ?
Les chiffres ont remplacé les visages,
et le toucher est en deuil.

Peur généralisée, mais non partagée.
Chacun affronte la sienne, personne ne sait
ce qu'il craint vraiment, tout le monde
se sent en danger, et seul, isolé.

IV.

Encombrée de peurs présentes et passées,
à grand-peine je me remets à marcher.

Sur le côté, près du bois, un chevreuil
s'immobilise, prend la fuite, terrorisé.
Pour lui, je ne suis que l'image incarnée
de la menace mortelle.

Je le comprends, ma conscience chavire,
elle n'a plus nulle part où s'ancrer.
Que faire confronté à la perte
du seul trésor nécessaire : la vie ?

V.

La peur est une aporie, cela signifie
là où il n'y a pas de chemin.
Elle sollicite ce que l'on craint.

Dans la pensée, c'est une contradiction
sans solution.

La peur, dit Augustin, est aliénation
de Dieu.

Un pont à traverser

I.

Une ouverture inespérée, et un autre horizon. Je vois une rivière large aux eaux vives, et un pont.

Une promesse ? Une passerelle jetée d'en haut comme un arc-en-ciel ?
Ou est-ce une nouvelle épreuve qui m'attend ?

Espace-frontière. Rupture, et en même temps, passage pour un au-delà.

Je ne sais pas encore vers quoi,
mais je m'y lance, avec crainte et avec joie.

II.

Au milieu du pont je m'arrête.
Je regarde le vide en dessous,
puis les deux parties qu'il relie,

et constate que de l'autre côté
c'est un labyrinthe aussi.

Transition et transformation :

je comprends qu'il me faut unir
ces deux mondes qui risquent
de se séparer ; et devenir
pont moi-même, avant de le
franchir.

Le château de la mémoire

I.

Sur l'autre rive, après la traversée,
je passe par descentes et montées.

Alternance des règnes ; des formes
variées mélangent ce qui est là
avec ce qui, autrefois, a été.

Au bout d'un moment, je sens que je
me trouve sur le territoire du passé, où
je rencontre visages, formes et sensations,

tous mouvants et changeants,
trompeurs et véridiques à la fois,
présences fugaces, traces sans traces.

II.

Haut contre le ciel, la silhouette
d'un château se dresse devant moi,
et je sais que je dois y entrer, à la
recherche de ma question.

Labyrinthe dans le labyrinthe,
un cercle dans un carré, et
les escaliers en colimaçon. Il y a
beaucoup de chambres scellées.

Des couloirs canalisent
les rassemblements intempestifs,
car les souvenirs, indisciplinés,
n'obéissent à aucune autorité.

Certains restent volontiers en arrière.
À quoi bon dévoiler un nom ?
Mais les lieux, eux, se bousculent,
chacun veut être devant,

et c'est un luxe de forêts, de champs
et de prés, et de villes avec leur bruits
et leurs lumières, qui nient
la différence entre le jour et la nuit.

III.

Les mots se font rares. Soudain cependant, comme dans un rêve, une phrase surgit, qui s'adresse à moi : *Une rencontre m'a mise en présence de moi-même*¹⁶.

Je l'accueille et me dis : c'est bien vrai, telle que je suis maintenant ici. Mais la personne qu'évoquent ces paroles, où est-elle partie ?

IV.

Découragement, arrêt, je ne sais pas pour combien de temps. À un moment donné je sens une présence, et entends chuchoter :

Laisse aller ! Ne pose pas de questions, et garde ton cœur vibrant et ouvert.

Il faut ménager du vide en son sein pour créer un espace où une rencontre peut avoir lieu à nouveau, et s'épanouir.

Honore et préserve le souvenir.

¹⁶ Jacques Derrida, *Schibboleth*, Paris, Édition Galilée, 1986, p. 27.

*Ainsi l'amour ne se perdra pas.
Continue ta recherche !*

Je remercie la voix et reprends
ma route. En me retournant,
j'aperçois une dernière fois
le Château de la Mémoire.

Quelqu'un a dû libérer les vents
dans son grenier, car je le vois
monter doucement dans les airs
et disparaître dans le labyrinthe
des nuages.

Heuréka ! Quelqu'un l'a trouvée !

Au tournant, je vois quelqu'un qui saute de joie. Il avance en dansant, et serre sa main contre son cœur.

J'ai trouvé, enfin, j'ai trouvé ! Si le centre est partout, c'est qu'il est en moi ! Je n'ai plus besoin de le chercher ! Et il s'en va.

Ce fut la réponse à sa question.
Il l'a résolue – pour un moment.

Interrogation

À nouveau dans une impasse. Où est-ce que tout cela doit me mener, qu'est-ce que je dois prouver ?

Y a-t-il un sens à tout cela, un sens comme direction, un sens comme signification ? Je n'en vois pas.

Ce labyrinthe est un réseau infini de voies entrelacées, qui changent de forme comme un rhizome. Aucune route n'est la bonne ici.

Sauf si on inverse le regard et voit que toutes mènent quelque part,

et comprend que tout mouvement va vers un centre qu'il faut traverser en y laissant quelque chose de soi

qu'on doit transformer. En quoi ?

L'échelle

I.

La route qui monte est la même que celle qui descend¹⁷, me dis-je, et j'avance sans faire attention à son orientation.

L'échelle qui apparaît à l'horizon m'apprend que cela vaut aussi pour elle. Sans appui dressée contre le ciel on y monte et on y descend¹⁸.

Des anges, des morts ou des vivants ?
Ce sont les mêmes qui vont dans les deux directions. Et je comprends :

l'ascension est un double mouvement simultané, où la descente fait partie de la montée. L'origine et la fin s'y rejoignent et se confondent.

¹⁷ Héraclite, *Fragment 60*

¹⁸ Genèse XXVIII, 12 *Il (Jacob) eut un songe : voilà qu'une échelle était dressée sur la terre dont le sommet touchait au ciel, et des anges de Dieu y montaient et descendaient.*

II.

Cette échelle qui lie la terre au ciel,
est encore un pont, et un appel
à la verticalité, avec des degrés
où l'on peut se poser.

*Chaque degré est un centre, me dit
Jacob, qui est là par compassion.
L'ascension se fait par gradation
et par exploration.*

*Tout centre est une demeure
qu'il te faut faire tienne et
apprivoiser. Tu dois l'aménager
pour qu'elle te ressemble.*

*Mais sache aussi que chaque degré
est un nouvel exil qu'il faut endurer,
et ensuite dépasser.*

*Car le monde entier est une immense
échelle, et un arbre dans ton cœur,
ancré dans la terre et tendu vers le ciel,
qui grandit, grandit...*

Je remercie Jacob de m'aider ainsi,
et me mets à grimper.

Constellations

Cercles successifs,
ascension spiralée par
une multitude de rangs.

C'est d'un point central
que sort le mouvement :
ordre de l'être en devenir
au sein du changement.

Dans la voûte tournante
des cieux, les constellations
sont des foyers d'intensité
dynamique, qui s'ouvrent

devant moi et me font
comprendre ma propre
mesure. Je monte et m'arrête
là où se fixe mon regard.

Centres de la nature

I.

Les premières étapes sont faites
des formes variées de la nature,
dans lesquelles le monde se déploie.

Je vois d'abord pierres et rochers,
planètes telluriques et météorites ; le
minéral, fort et rugueux, parfois sombre,
parfois lumineux, se constitue

en symétries et clivages, cassures
et éclats. Il est traversé de veines
de métal : structures cristallisées
du manteau, et du ventre de la terre

où je découvre une étrange parenté
avec l'âme, dont il dévoile les secrets.

II.

Vient ensuite le végétal, qui m'est
intimement familier. Il nous expose sa loi
tissée de saisons, de repli et d'éclosion

suivie d'un nouveau repli, qu'il faut
assumer, et que nous reconnaissons.

III.

Les animaux, eux, sont les miroirs
de nos défauts et nos qualités, qu'ils
exposent avec une inquiétante variété.

Et pourtant ils sont un monde en soi,
qui se comprend par lui-même, et
auquel je n'ai pas part.

Je les regarde et m'en réjouis, et me
prépare pour un nouveau départ.

La deuxième rencontre

Les échelons de matière dépassés,
l'esprit explore d'autres contrées,
éberlué par la multitude, et la mobilité
des centres, qui montrent
les ordres divers de la réalité.

Sur l'échelle spirituelle, l'intelligible
est formé à l'image du sensible.
Ou est-ce l'inverse ? Dans la spirale du
sens ils n'affichent pas de différence.

*Coincidentia oppositorum*¹⁹. Je pense :
Ton rêve prend forme ici, Nicolas !
Et le revoilà. À nouveau, il me sourit :

*As-tu compris que les contraires
se concilient, lorsque la pensée
s'élève à l'infini ? Comme tous ici,
tu es à la recherche de l'unité.*

*Mais sache que tu es encore loin
de cette ultime simplicité. Pour
l'atteindre, il te faut l'expérience
de nombreuses autres traversées.*

¹⁹ Voir note 12, p. 82 Le thème de la *coïncidence des opposés* a déjà été abordé par les philosophes présocratiques, mais c'est à Nicolas de Cues que nous devons son développement magistral. Il condense dans cette formule sa conception de Dieu, chez qui tous les opposés coïncident, et celle de la Création, où ils se font face.

*N'hésite pas à rebrousser chemin
si tu te trouves dans l'impasse !
Cela aussi est une avancée.*

*Et délecte-toi de la diversité
du multiple, qui est notre voie.
C'est elle qui compte.
Ne te décourage pas !*

Réconfortée par sa bonté, je le
salue et avance, à la recherche
d'une nouvelle résidence.

L'esprit en mouvance

I.

Le labyrinthe est l'espace qui sépare le désir de la satisfaction. Je marche ainsi longtemps, avant d'entrer à tâtons dans le Centre du Savoir.

Galeries en forme d'étoile, des livres et des écrits : ce sont les édifices de l'esprit, avec une communauté de gens qui s'oublie dans la tâche qu'ils se sont assignée.

Je me trouve bien parmi eux et m'installe. Bâtiments nombreux, chemins et chaussées, faits de pierres et de pensées : les éléments s'ajoutent les uns aux autres sans se heurter.

Observation, expérimentation et vérification, les savants rassemblent des connaissances de valeur universelle, croyant fermement à la construction d'un monde meilleur par la raison.

II.

Les origines se mêlent, les époques communiquent entre elles. On discute de définitions, d'axiomes et de principes, et des théorèmes qui s'ensuivent.

Partout il y a des instruments de mesure,

astrolabes, boussoles et sextants, dans
d'autres salles des ordinateurs, l'arsenal
complet de la recherche de tous les temps.

Cartographie du savoir, où chacun défend
ses méthodes de raisonnement. Tous veulent
prouver leurs thèses, les confronter à la réalité,
qu'ils croient pouvoir saisir dans son entièreté.

III.

Certains, cependant, se mettent à l'écart.
Dans un petit salon à part j'entends

Comenius expliquer à Einstein, qui le
comprend, que le monde ne peut pas
être facilement circonscrit,

qu'il est une grande école, où l'on apprend
la relativité de toute chose ; l'éducation
y dure toute la vie²⁰. Il dit :

*Ce n'est qu'au bout d'une longue réflexion
qu'on saisit l'univers comme une totalité,*

²⁰ Comenius, né en 1592 en Moravie, mort en 1670 à Amsterdam, était un philosophe, grammairien et pédagogue parmi les plus influents en Europe à son époque. Homme de foi aux vues profondes et ouvertes, il était persuadé de la relativité de la connaissance et avait une conception novatrice et égalitaire de l'éducation.. Il dialogue ici avec Einstein, qui a formulé, au début du XX^e siècle, la théorie de la relativité.

*où l'homme, à l'Image de Dieu, est le
centre – par analogie avec l'ordre éternel,
dont la nature est le modèle.*

Einstein, que ses découvertes ont rempli
d'admiration pour cet ordre dont l'esprit
est incapable de saisir les rouages, acquiesce.

Je m'arrête et réfléchis. Ce n'est pas
par le savoir qu'on peut atteindre l'Image.
Mais comment la trouver ?

Je me dis : il y a ici trop d'horizontalité.
Et je cherche un escalier.

Échappée par le haut

En montant je trouve une ouverture et
sors dehors. Fraîcheur nocturne, rosée,
et un sentiment de réversibilité du ciel,
de la terre et de la mer derrière.

Un bateau solitaire navigue à l'horizon.
Il semble planer au-dessus des vagues,
sa proue dirigée vers les étoiles,
incertain s'il préfère l'eau ou l'air.

Au loin je crois entendre un chant,
mais peut-être est-ce le vent. Ou la
harpe de David, dont on sait
qu'elle joue toute seule à minuit²¹.

Sa musique ne s'adresse à personne,
et n'est perçue que de celui qui
sait écouter le silence. Un sentiment
de paix, et de liberté m'envahit.

Des mots, des sons et des images
se présentent sans ordre à moi
et je vois qu'ils intègrent pour nous
tous les possibles.

C'est avec eux que nous créons,
c'est par eux que nous approchons

²¹ Talmud de Babylone, Traité Berakhot 3a : *Une harpe était accrochée au-dessus de son lit. À minuit, un vent du Nord arrivait et soufflait dessus, et elle se mit à jouer toute seule.*

la Ressemblance avec l'Image.

Il me faut donc les suivre et m'éloigner
de l'évidence d'un sens déjà trouvé.

Une autre recherche commence.

Les sons

I.

La nuit est une grande oreille, elle garantit l'équilibre du dehors et du dedans. Il suffit de se laisser accueillir par elle, et de lui faire confiance : temps fécond de latence.

C'est par ses sons que je cherche la résonance et les lois de l'harmonie : quelle est la voix de la lune et des étoiles, des planètes et des météorites, qui se sont perdus parmi nous ici ?

J'hésite, et puis m'assois par terre. L'espace où je me meus maintenant est sans forme et sans matière, car je suis à l'affût de la vibration première : tout dérive d'elle, et s'étend à l'infini.

Or, ce n'est pas elle que j'entends, mais une mélodie. Dans l'oreille de la nuit, par la spirale de ma cochlée, le son me pénètre, m'emplit, et je le suis dans ses montées, ses descentes, et son repos final dans le silence.

Voilà ce qui est une grâce accordée à ma compréhension limitée : la mélodie, dans sa figure temporelle, me montre que le sens se constitue à travers le mouvement.

II.

Les sons puissants d'un orgue se font entendre
maintenant, ils se déploient en se diversifiant.
C'est encore Jean-Sébastien qui, en prenant
leurs corps comme vecteur, égare ses auditeurs !

Avec des confusions harmoniques, des inversions
d'accords et les ruses de la septième diminuée,
il illustre notre passage à travers le labyrinthe
pour arriver à la pureté²².

Je suis son discours, éblouie de constater
comment la foi a conduit à la liberté
cette âme ardente et dansante.

Et je lui suis infiniment reconnaissante.
Sa recherche multidirectionnelle et osée par
le *jeu* m'a enseigné comment m'approcher
de ma propre destinée.

²² *Petit labyrinthe harmonique* est le nom d'une œuvre pour orgue de Jean-Sébastien Bach, BVW 591, qui fait référence au labyrinthe comme symbole du voyage de l'âme par le monde vers son centre, qui est le divin.

... et aussi les couleurs

La nuit terminée, je me remets à marcher.
Au lever du soleil, les couleurs s'éveillent.
J'arrive vers elles par le vert : terrain connu.

De l'herbe par terre, j'avance et me sens
bien parmi les arbres qui se dessinent
contre le ciel et, plus je m'enfonce

dans la forêt, s'effacent doucement et
disparaissent dans leur propre couleur,
laquelle change aussi.

Voilà qu'il y a du brun maintenant,
et de l'orange, avec une teinte de rouge.
La route descend.

Au carrefour, une soudaine explosion
de fleurs polychromes, et trois routes
au choix. J'opte pour la remontée

et suis tout de suite récompensée par le
bleu, qui élève mon cœur vers les hauteurs.

La couleur, c'est la lumière apprivoisée.

La mer

I.

Encore quelques pas, et en dessous de moi
la mer étalée à mes pieds
est une ouverture suffisante pour la joie.
Je plonge dedans, je n'y résiste pas

et me laisse bercer. Sur sa surface irisée
mon poids est annulé : voilà une avancée
inattendue vers l'origine !

Heureuse je me laisse retourner
à l'informe, me sachant bordée et protégée
par ces eaux qui m'entourent tout entière
comme dans le ventre de ma mère.

Les vagues me parlent pourtant
du prix des profondeurs : des dangers
de l'abîme, où se tapissent les monstres
de nos angoisses, et de la lune qui menace
celui qui voudrait l'affronter.

Je ne les écoute pas. Et en nageant je vois,
contente, comment dans le ciel, avec le
matin, la lune blanchâtre s'efface.

II.

En cherchant sans relâche ce qu'il ne voit pas,
que trouve le regard ? D'abord l'horizon :
une ligne de séparation, une ligne de liaison,
qui toujours recule.

Ce petit trait bleu foncé, appartient-il
à la mer ou au ciel ? Qu'importe, puisque
le ciel est une mer aussi, remplie

des eaux supérieures qui se mêlent ici
aux eaux inférieures : souvenir lointain
d'une unité perdue pour la nature aussi²³.

Dans cet instant d'harmonie je me plais
à croire que l'abîme des profondeurs
s'unit à nouveau à l'abîme des hauteurs.

Repos. Dans la mer aboutissent les eaux
de toutes les sources, fleuves et rivières.

Ils trouvent leur accomplissement dans
l'absorption d'un infini qui les anéantit,
et qui les fait renaître, flux et reflux.

Pensées sans but, je nage jusqu'à ce
qu'il commence à pleuvoir. Des gouttes

²³ Genèse I, 6 – 7 *Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit l'étendue et sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue et les eaux qui sont au-dessus de l'étendue, et cela fut.*

rebondissent sur l'eau, et j'en sors.

Tout devient opaque, et la grande surface
m'isole maintenant sur la rive solitaire
où je n'ai plus ma place. Je tourne le dos
à la mer et repars en arrière.

*La danse des grues*²⁴

I.

En marchant le long de la forêt je perçois
une volée de grues descendre en flèche sur le
pré, se poser, s'ébrouer, et se mettre à danser.

Leurs yeux fixés sur leur partenaire, leur longs
cous courbés en arrière, puis enroulés sur le
cou aimé, quand une grâce leur a été accordée.

Mais pour l'instant, rien n'est encore joué,
et les oiseaux se séparent à nouveau. Pas
cadencés de chaque côté, et envolées subites.

Juste quelques rondes, et ils redescendent.
Le bal reprend de plus belle, pour se terminer
dans une marche solennelle deux à deux.

Chaque fois qu'une paire s'est formée,
elle s'élève aux cieux, où les grues
s'assemblent, de plus en plus nombreuses,

au point de finir par assombrir le soleil,
avant de partir, pour relier
les bouts de la terre.

²⁴ Aristote affirme dans sa *Physique* que les grues volent d'un bout de la terre à l'autre, en assurant ainsi sa cohésion. Par analogie on pensait que le labyrinthe avait son origine dans la danse des grues, *Guéranikos*, qu'on enseignait aux jeunes gens au seuil de la puberté, et qui était comprise comme une initiation censée lier le présent au passé.

II.

Levés et posés des pieds, alternance
d'élans et de repos : filles et garçons
dansent ensemble, en rangs serrés.

Se tenant par la main, ils tournent
de plus en plus vite, pour entrer
dans le labyrinthe par le couloir de la
double vérité, où ils doivent chercher

le centre, qui est un lieu et pas un lieu,
qui est leur propre Soi. Point obscur et
vide comme le moyeu de la roue, il
délivre parfois un signe : un nom, une
lettre, ou juste une lumière.

C'est le pivot qui contient en lui toute
la plénitude, et une abondance de sens.
Les jeunes ne le savent pas, ils dansent

sans se soucier. Mais arrivés au milieu,
le guide opère soudain un retournement
périlleux, où la tête se change en queue,
et la fin devient commencement.

Étonnés, en sortant du labyrinthe, les
jeunes se sont trouvés : par l'expérience
dédoublés, ils se découvrent pourtant
entiers dans le miroir des yeux en face.

Le sens s'est fait par inversion : parfois,
c'est le chemin en arrière qui nous mène

en avant. Ils en sont reconnaissants, mais vite, à nouveau, ils s'oublient en dansant.

Ma question

Sur la route sinueuse où je marche en
cherchant, je ne rencontre que ma question.

Parfois je crois avoir trouvé la réponse,
et mon esprit se réjouit.

Mais mon corps ne cède pas au leurre.
Il sait qu'il n'y a pas de répit, que je dois
continuer, ne jamais m'arrêter.

Mon corps sage
me rappelle que je suis de passage,
où le sens se construit
entre *ce qui est* et *ce qui n'est pas*.

C'est à moi de le trouver, et de parer
au manque en mettant l'amour à sa place.

Et de découvrir dans l'effacement
la présence de l'absence.

Deux choix divergents

Le mythe

L'Athénien Dédale, sculpteur, architecte et constructeur si extraordinaire qu'il passait pour l'inventeur de l'art et de l'artisanat, prit son neveu Perdix comme apprenti. Jaloux des créations ingénieuses de ce dernier, il le précipita, lors d'une visite, du haut de l'Acropole.

Banni d'Athènes pour son crime, Dédale s'enfuit en Crète avec son fils Icare, où le Roi Minos venait de priver le divin Poséidon du sacrifice d'un taureau blanc qui lui était dû. Le dieu, pour se venger, rendit Pasiphaé, la femme de Minos, folle de désir pour ce taureau. Pour le satisfaire, Dédale construisit une vache en bois, dans laquelle la reine pouvait se glisser et s'accoupler avec la bête.

Le fruit de cette union fut le Minotaure au corps d'homme et à la tête de taureau. À la demande du Roi, Dédale conçut un labyrinthe pour enfermer le monstre, auquel il fallait régulièrement sacrifier de jeunes gens en guise de nourriture. Ayant montré à la princesse Ariane, amoureuse de Thésée venu tuer le Minotaure pour arrêter ce massacre, comment sortir du labyrinthe à l'aide d'un fil, Dédale tomba en disgrâce et y fut enfermé à son tour avec Icare.

L'inventeur organisa alors leur fuite en construisant des ailes avec des plumes et de la cire d'abeille. Pour ne les exposer ni à la chaleur du soleil ni à l'humidité de la mer, Dédale demanda à son fils de garder une hauteur de vol moyenne. Ils partirent, mais au bout d'un temps, Icare s'éleva vers les cieux, ses ailes surchauffées se défirent, il tomba et se noya dans la mer.

Dédale s'établit ensuite en Sicile, où il fit à ce point montre de ses capacités d'invention, qu'une guerre éclata entre ce royaume et la Crète, les deux rois se disputant sa présence. Il resta cependant en Sicile jusqu'à sa mort, dont on ne sait rien, se consacrant entièrement à la création de nouveaux objets et œuvres d'art.

Icare prend la parole

I.

*Surtout, garde-toi de l'orgueil,
ne t'approche pas du soleil !* m'a-t-il dit,
lui, le plus orgueilleux des hommes,
avant de s'envoler du labyrinthe devant moi.

C'est lui qui l'avait construit
pour enfermer le monstre avide de
chair fraîche, qui n'existerait pas sans lui.

Pauvre Minotaure. C'est l'orgueil aussi
qui l'a fait naître, celui du Roi impie
qui avait gardé pour lui
le sacrifice promis au dieu.

Poséidon l'a puni du terrible désir
de sa femme pour le sexe d'un taureau,
assouvi grâce à une vache en bois,
construction ingénieuse de mon père.

On a caché le triste fruit
de cette union dans son labyrinthe
de couloirs couverts de miroirs,
reflets infinis de ses questions,
qui renvoient le même au même.

II.

Dédale était fier de ses inventions,
au point de ne supporter personne
à ses côtés qui lui fasse de l'ombre.

Mon cousin, précipité
du haut de l'Acropole, a payé
de sa vie ce terrible orgueil.

Cet orgueil qui fait que
même maintenant, il se croit
invulnérable à cause de son génie.

Pense-t-il vraiment
que je suivrai son vol prudent,
ni trop haut, ni trop bas,
pour atteindre une rive
à laquelle je n'aspire pas ?

C'est que mon père ignore le secret
que je garde au fond de mon cœur,
et qui me remplit d'infini.

C'est grâce à lui que m'élancerai
vers le soleil, sachant déjà ce qui suit :
la montée, l'extase, la chute, et puis...

III.

Rencontre inopinée. Je sens à côté
de moi les ailes d'un ange, qui
descend sur terre pour donner.

Je ne sais pas à qui ni quoi, mais je
sais que c'est pour donner qu'il est là.

J'entends le bruissement léger
de son vol, je vois au ciel la trace qu'il
a laissée, et une terrible nostalgie me saisit
de ses bras, de pitié, d'un don sans conditions.

J'essaie de le suivre pendant un moment,
puis m'en sépare à nouveau.

J'ai compris que là n'est pas ma voie,
et continue à m'élever vers les hauteurs.

Je dépasserai le soleil et ses splendeurs
dans un vol sans retour, pour atteindre
la lumière au-delà de la lumière.

Le récit de Dédale

I.

De la cire et des plumes,
mes ailes étaient belles.
Quelle erreur. On croit pouvoir
échapper à une fatalité,
mais le destin nous attend
au tournant.

Hybris, orgueil, vanité ?
On m'a tout reproché.
Et pourtant...

J'ai fait ce que j'ai pu
pour avertir Icare :
Ne t'approche pas du soleil.

Il m'avait bien entendu,
mais il ne m'a pas écouté.
C'était son choix. A-t-il trouvé
ce qu'il cherchait ?

Je ne le saurai jamais.
Je sais si peu de choses de lui.
Son regard me jugeait.

Je ne lui ai jamais parlé
de mon crime, je n'ai
rien expliqué.

Icare ne voyait
dans mes inventions

qu'un jeu d'enfant.
Ingénieux, amusant, mais
sans réelle importance.

Ce n'était pas le cas de
Perdix, qui avait compris.
J'aurais dû m'en tenir à lui.
Mais la jalousie...

Quelle honte. Depuis sa mort je vis
entaché de laideur, et j'ai compris
ce que cela signifie : avoir commis
l'impardonnable.

II.

Icare était ma face opposée.
En ligne droite, il est passé
de la parole à la connaissance,
de là à la lumière, et à la délivrance.

Alors que moi, je dois travailler,
cheminer sans cesse
dans le labyrinthe de la pensée,
où chaque voie empruntée est
un voyage qui a ses propres lois.

Je dois y construire, et convertir
ce que j'ai créé pour l'ouvrir
aux autres, et le leur donner.
Mon œuvre est ma vie.

Il me faut encore du temps, et
de la patience
pour l'accomplir.

Le dernier labyrinthe

Après de longues années
de travail solitaire, Dédale
conçut vers la fin de sa vie
un dernier labyrinthe.

Celui-ci n'avait pas de sortie,
seulement une entrée, et
beaucoup de voies circulaires.
Toutes menaient au centre.

Une seule, plus large que les autres,
comme un immense rayon de lumière
les coupait toutes, y allait droit.

En dessous, Dédale avait écrit :
Ça, c'était lui ; le reste, moi.

Table

Passages

Silence bruissant	1
Fin d'automne	3
Paris en décembre	4
Avril pluvieux	5
La Mayenne au printemps	6
Horizon orageux	7

Une joie venue de loin

Tout petit garçon	11
Premier drame	12
Innocence	13
Bénédiction pour Andréa	14

Requiem

Un homme et son œuvre. Kaddish pour Claude Lanzmann	
<i>Quand quelqu'un meurt</i>	19
<i>Transition</i>	20
<i>Évocation</i>	21
<i>Travail au quotidien</i>	22
<i>Engagement</i>	24
<i>Inquiétude</i>	25
<i>Conditio sine qua non</i>	26
<i>Blocage</i>	27
<i>Interlude</i>	28
<i>Enquête sur place</i>	29
<i>Témoin pour l'éternité</i>	30
<i>Dialogue</i>	32
<i>Choix divergents</i>	33
<i>Contradictions fécondes</i>	34

<i>Naissance d'une œuvre</i>	36
<i>Séparation</i>	37
<i>Un an plus tard</i>	38

Un homme décide de son aller. In memoriam Raphaël P.....	39
---	----

La face cachée de la lune

Retour en Normandie	43
Un goût de fin d'été	45
Insomnie	47
La face cachée de la lune	49
Chant de septembre	50
Peur	51
Aplomb	52
Transformation	53
Novembre à Marigné	54

Voyage nocturne

Malakh	57
Route solitaire	58
Voyage nocturne ou : à la recherche de la femme aux dix mille visages	
<i>Le tapis volant</i>	59
<i>Jacob, un homme tranquille</i>	61
<i>L'amie de l'alouette</i>	64
<i>Un jeune garçon impétueux</i>	66
<i>Belle jeune femme</i>	67
<i>La mère</i>	69
<i>Paysages.</i>	71
<i>L'arbre</i>	73
<i>Dix mille visages</i>	75

Le Labyrinthe

<i>L'arrivée au labyrinthe</i>	81
<i>Une rencontre</i>	82
<i>Perplexité</i>	84
<i>Un moment de repos</i>	85
<i>L'École du Jardin</i>	86
<i>Inscription</i>	87
<i>Mutations</i>	88
<i>Le Grand Jardinier</i>	89
<i>Dehors</i>	91
<i>Nuit</i>	92
<i>Absence</i>	93
<i>La foule</i>	94
<i>Un charpentier s'explique</i>	95
<i>Douleur</i>	96
<i>Peur I – V</i>	97
<i>Un pont à traverser I – II</i>	101
<i>Le château de la mémoire I – IV</i>	103
<i>Heuréka : Quelqu'un l'a trouvée !</i>	107
<i>Interrogation</i>	108
<i>L'échelle I – II</i>	109
<i>Constellations</i>	111
<i>Centres de la nature</i>	112
<i>La deuxième rencontre</i>	114
<i>L'esprit en mouvance I – III</i>	116
<i>Échappée par le haut</i>	119
<i>Les sons I – II</i>	121
<i>... et aussi les couleurs</i>	123
<i>La mer I – II</i>	124
<i>La danse des grues I – II</i>	127
<i>Ma question</i>	130
<i>Deux choix divergents : Le mythe</i>	131
<i>Icare prend la parole I – III</i>	133
<i>Le récit de Dédale I – II</i>	136
<i>Le dernier labyrinthe</i>	139

ISBN : 978-2-9573892-0-9

Tout droit de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

COPYMEDIA

 imprifrance  IMPRIM'VERT*

Achevé d'imprimer en août 2020

par www.copy-media.net

Avenue de Gultayne - 33610 CANEJAN

Dépôt légal : août 2020

Imprimé sur papier **Clairefontaine** fabriqué dans les Vosges.

